UNE Heureuse Journée.

I

—Vingt de blanc et vingt de rouge, je pense que cela suffira, dit Alexandre Contesse à son fils Philippe, qui avait rangé dans un panier les bouteilles savamment choisies.

—Comme vous voudrez, père.

—Une trentaine de personnes, c'est le compte, n'est ce pas?

—Oui, je crois.

—Tu es devenu bien laconique! Quelle bouche cousue et quel air d'enterrement! Eh! garçon, secoue-toi!

—Vous savez bien que je n'ai pas le cœur à rire!

—Je sais, je sais!....Je ne sais rien et ne veux rien savoir, sinon que ta mère et moi célébrons aujourd'hui nos noces d'argent, que nous avons invité à souper ce soir parents et amis, et qu'il ne s'agit pas de faire grise mine....Est-ce compris?

—Je tâcherai.

L'accent démentait cette parole, et le visage de Philippe devint plus mélancolique encore; il porta le panier dans la cuisine, puis se rendit à la grange.

L'automne était lumineux et doux comme un second printemps. En cette fin d'après-midi, le soleil se couchait dans un ciel éblouissant, parmi toute une moisson de nuées purpurines. Les vallons, la colline qui dominent Bevaix étaient déjà noyés dans l'ombre, tandis que le village et les prairies descendant vers le lac baignaient dans un or fluide.

Philippe venait d'avoir vingt-deux ans. C'était un beau garçon robuste, dégourdi, les cheveux bruns crânement plantés sur une tête intelligente, les yeux de même couleur, bien ouverts, regardant en face, limpides comme l'eau de source. Il portait ses habits de paysan avec une certaine élégance, naturelle en lui. Une moustache déjà fournie virilisait son visage. Les jeunes filles avaient plaisir à le rencontrer.

Mais son expression est sombre en ce moment, pendant qu'il travaille dans la grange odorante; par intervalles une ride plisse son front.

—Le père est injuste! murmure-t-il. Car de Clémence, il n'y a aucun mal à dire. Il m'en dit pas, d'ailleurs, mais il m'a fermé la bouche chaque fois que j'ai entrepris de lui en parler. Parce qu'elle est pauvre! Comme si son savoir-faire, son activité ne valaient pas une fortune! Hélas! les pires sourds sont ceux qui ne veulent pas entendre! Il ne consentira jamais, et jamais je n'aurai le courage de lui désobéir!

Par la porte grande ouverte, on apercevait le jardin, et au-delà, sur une galerie de bois, la délicate silhouette d'une jeune fille occupée à ramasser du linge suspendu à une corde.

Philippe s'attarda à la contempler; il fût resté là, plongé dans cette extase, des heures et des heures.

Mais la voix du père retentit tout à coup:

—Philippe!.... Philippe!

—Je viens! je viens!

Encore un regard vers le charmant profil, puis Philippe ouvrit la porte qui, de la grange, menait à la cuisine.

—Il ne consentira jamais! se répéta-t-il mentalement. Et il voudrait me voir gai, content, rieur! Je ne peux pas, aujourd'hui moins que jamais.

II

C'était vraiment un très beau ménage que celui d'Alexandre et de Rosine Contesse! On le citait dans tout le pays quand on voulait parler d'époux bien assortis, unis comme les doigts de la main bénis de toutes manières. Ils en avaient eu du mal, pourtant, Alexandre et Rosine, avant d'arriver au mariage!

A peu près du même âge ayant suivi l'école ensemble, leur amitié remontait à loin. Mais passé dix huit ans, bernique de l'amitié.—c'est l'histoire de tant de couples—et vive l'amour, l'immortel, l'inexorable amour! S'il n'avait tenu qu'à eux, dès la vingtième année ils eussent été mari et femme. Mais il leur avait fallu compter avec le père de Rosine, Jean-Louis Fardel, un veuf,—il avait eu sur le tard cette fille unique—autoritaire, avare, ambitieux, qui, aux premières avances risquées par Alexandre, l'avait envoyé promener de la belle façon.

Le jeune homme homme était orphelin, sans aucun patrimoine, simple domestique chez un des gros fermiers de la localité, gagnant trois cents cent francs par an, à la sueur de son front, car son maître n'était pas un homme commode. N'avoir pas même un lopin de terre, gagner quinze louis et prétendre épouser Rosine Fardel! C'était de la folie pure! Maître Jean Louis avait d'autres visées quant à l'avenir de sa fille. Il était, sinon riche, du moins fort à son aise, et avait choisi le mari de sa fille, un notaire des environs, grand chasseur, grand buveur, qui ne traversait jamais Bevaix sans s'arrêter chez Jean-Louis, qu'il avait su emboîner à merveille et qui le tenait pour un aigle, appelé aux plus hautes destinées. En comparaison, qu'était ce que cet Alexandre? Un va-nu-pieds, un rien du tout!

—Inutile de t'obstiner, mon ami! Cherche quelque fille de ferme, si tu tiens absolument à te mettre en ménage. Rosine n'est pas pour ton museau. Et tu sais: personne sous mon toit ne s'aviserait seulement de remuer la langue quand j'ai parlé! Rosine a le tempérament de sa mère et m'obéira. Quant à toi, comme j'ai la tête assez près du bonnet, tu feras bien de te tenir coi et de porter tes idées ailleurs. A ce prix tu mériteras mon estime et je déclarerai à tous ceux qui voudront l'entendre que tu es un garçon d'esprit.

Alexandre, évidemment, avait préféré passer pour une bête. Et pendant cinq ans il y avait eu lutte entre le père impitoyable et les amoureux résolus. Une lutte sourde, mais acharnée. Jamais le vieillard n'avait permis à sa fille d'aborder franchement le sujet qui lui tenait tant à cœur, jamais il n'avait autorisé Alexandre à franchir le seuil de son logis.

—Moi vivant, tu ne l'épouseras pas! avait il déclaré à Rosine.

Elle était majeure et eût pu passer outre. Mais, en ce temps-là, la volonté paternelle, même abusive, était encore généralement respectée. Les deux jeunes gens avaient mèrement souffert. Ils ne pouvaient se voir que rarement, en cachette, pour de brèves minutes. Le reste du temps, ils en étaient réduits à s'écrire, et, n'osant confier leurs lettres à la poste, ils les déposaient dans un nid de mésange abandonné, qui se cachait en une haie de groseillers, dans le jardin de Rosine, au bord de la route.

Cinq ans à se consumer de désir, à ronger silencieusement le frein!

Alexandre avait fini par perdre courage et songeait à émigrer; ses plans étaient faits; il avait averti son maître de se pourvoir d'un autre domestique; il allait partir, lorsque le père de Rosine était mort, foudroyé par un coup de sang.

Six mois après, le mariage était accompli, inaugurant pour eux une vie nouvelle, que l'on pouvait dire privilégiée, en ce monde où rien n'est parfait. Ah! comme ils avaient rattrapé le temps perdu! Comme ils s'étaient adorés! Et ils avaient eu quatre enfants, tous bien bâtis, qui faisaient leur joie et leur orgueil, maintenant que la vieillesse s'avoisinait. Et voilà qu'un quart de siècle s'était écoulé depuis le jour de leur union, et ils s'aimaient comme alors, mieux qu'alors, d'un sentiment moins fougueux, mais plus profond.

Quatre enfants, et l'aîné était déjà un homme!

Et ce nigaud de Philippe ne s'était-il pas mis en tête une fille du voisinage, cette Clémence Verdon, jolie sans doute, comme un liseron blanc des haies,—mais qui ne possédait autre chose, pour entretenir une mère, veuve et paralytique et deux frères cadets, que son métier de blanchisseuse! Et Philippe avait osé s'en ouvrir à son père, même risquer une allusion à un mariage prochain! Ces deux étourneaux semblaient croire que l'on peut se sustenter de l'air du temps!

Un brillant parti pour Philippe en vérité!

Aussi Alexandre avait il opiniâtrement clos ses oreilles, se refusant à discuter, voulant ignorer plutôt.

Alors, Philippe s'était retourné vers sa mère, confessé à elle, cœur contre cœur, il y avait de cela quelques semaines. Mme Rosine savait déjà tout. Et ces confidences si intimes, si éloquentes de son grand fils l'avaient touchée indiciblement. Elle l'avait réconforté, lui avait promis de s'interposer, d'agir sur le père;—d'autre part, il devait être patient, s'en remettre à sa sollicitude, lui laisser le choix des moyens et du moment opportuns.

Philippe avait promis, et les choses en restaient au même point, et la vie coulait, et le jeune homme sentait grandir à la fois son amour et sa douleur.

III

Trente personnes à héberger, ce n'était pas petite affaire! Tout l'après-midi le feu avait flambé dans la vieille cuisine, tandis que la jeunesse décorait la chambre, qui, vers six heures, se trouva prête à recevoir les hôtes. Au-dessus des fenêtres, autour des glaces, des tableaux, des festons de lierre couraient gracieusement. Tous les vases étaient pleins de fleurs automnales et de feuillages aux riches teintes. Avec ses gravures anciennes, ses meubles simples mais de style, son antique poêle de faïence à figures la pièce offrait un réjouissant coup-d'œil.

—Eh bien! demanda Mme Rosine à son mari, cela te plaît?

—C'est ravissant!

—Les enfants se sont donné beaucoup de peine; ce souper est un événement pour eux!

—Pour nous aussi, n'est ce pas?

Tout près l'un de l'autre, ils se regardaient avec une tendresse infinie, cette tendresse qu'ont éprouvée les ans, et qui ne craint plus rien, pas même la mort.

—Notre monde va bientôt arriver, dit Alexandre; auparavant j'ai quelque chose à t'offrir, car en un jour pareil ne pas faire de cadeau à sa femme, ce serait fort!

Par la fenêtre, il avait aperçu le facteur de la gare, un ballot sur sa brouette.

C'était un fauteuil de noyer sculpté, recouvert de jolie étoffe, et capitonné à souhait.

—Nous allons devenir vieux, dit Alexandre. Tu auras besoin de repos. J'espère que tu feras de bons petits sommes dans ce fauteuil!

—Il est trop beau pour moi! s'écria Mme Rosine; tu n'en finiras donc pas de me combler?

Puis, ouvrant un tiroir, elle en tira un petit paquet, le lui tendit:

—Moi aussi, j'ai songé à me munir d'un modeste présent; puisse-t-il être à ton gré!

Hâtivement, il ouvrit le paquet dans un écrin doublé de satin bleu, c'était une montre, d'argent tout bonnement, mais d'une marque connue et appréciée.

—La tienne n'allait plus dit-elle; celle-ci, je crois, durera autant que nous, et j'y ai fait graver deux dates.

Oui, deux dates, simplement, qui signifiaient vingt cinq ans d'union sans nuage!

—Oh! merci, merci!

—Voici autre chose encore, dit-elle, cette fois avec une certaine gravité, lui remettant un portefeuille. On doit avoir besoin de moi à la cuisine: je te laisse. Ouvre cela; ce sont des papiers, anciens et précieux.... Tu as le temps de les lire jusqu'au souper; lis-les avec attention, lis-les avec ton cœur.... Souviens-toi!....

—Un mystère, alors?.... Et voilà que tu semblais triste!

—Triste? Non pas! J'ai trop de confiance en toi pour l'être! Mais, que veux-tu? les femmes sont sentimentales, ont d'étranges idées. J'ai voulu attendre cette journée pour te présenter certaines choses....

Alexandre resta quelques instants immobile, pris d'une vague inquiétude, le portefeuille en main.

Enfin, il se décida à l'ouvrir, et fut surpris de n'y trouver qu'une liasse de lettres, avec enveloppes, numérotées, et nouées par une faveur rose dont la nuance avait pâli.

—Qu'est-ce donc?.... et dans quel but veut-elle que je lise çà?

Il s'assit dans le fauteuil, près de la fenêtre, prit la lettre qui portait le No 1, la déplia et eut un sursaut en reconnaissant sa propre écriture.

—Mes lettres! s'écria-t-il.... Mes lettres du temps où nous ne pouvions nous voir, où son père nous contrecarrait de mille façons!.... Elle les a conservées, toutes, toutes!

Et il se trouva transporté soudain à vingt-huit ans en arrière, revivant sa vie d'alors, avec une intensité extraordinaire.

Elles vibraient de tendresse et de désespoir, ces pages! Il croyait être encore dans sa chambrette de domestique, sous les toits prenant la plume après sa journée finie. Ah! qu'il avait souffert! Cinq ans que cette lutte avait duré, cinq ans que le vieillard s'était mis à l'encontre de leur bonheur. Et pourquoi? qu'avait-il fait pour mériter son mépris?

Ce passé orageux ressuscitait dans la mémoire d'Alexandre, en une évocation puissante; il sentait tout son cœur de jeune homme frémir dans cette correspondance.

Quand il les avait écrites, ces lettres, il descendait l'escalier doucement, sans souliers, pour ne donner l'éveil à personne,—un escalier de bois qui craquait à chaque marche et lui causait des transes folles!—et il allait, évitant la clarté de la lune, rasant les murs, les déposer dans la cachette,—dans le nid de mésange parmi les feuilles du groseiller.

Elles manquaient de style et même un peu d'orthographe, mais une passion vraie y palpitait:

"Ton père a-t-il quoi que ce soit me à reprocher? Qu'il le dise! Je lui demanderai pardon si je l'ai offensé, je me corrigerai de ce qui lui déplairait. Il n'y a pas de sacrifice auquel je ne me soumette avec joie pour te conquérir. Parle-lui encore, je t'en supplie, tâche de découvrir la raison de son hostilité, que je sache comment me conduire, par quel moyen gagner ses bonnes grâces!"

Et ailleurs:

"Il n'y a donc pas de raison, sauf que je suis un pauvre domestique; et qu'un homme qui passe pour être bon et juste, il s'arrête à des considérations pareilles!....Je ne dois donc rien espérer, tant qu'il vit?....Veut-il donc que sa mort soit désirée?.....Pardon, Rosine, si j'ose m'exprimer ainsi! C'est ton père! Mais aussi il est trop cruel!"

Et, dans la dernière lettre:

"Merci de tes bonnes paroles. Tu cherches à me donner du courage. Eh! quel courage veux tu que j'aie, quand je vois mon bonheur impossible, ma vie perdue?....Je suis résolu à quitter le pays. Où j'irai, je ne sais encore; loin, très-loin! Ici, c'est un supplice de chaque instant. Ton père est sans entrailles; il a une pierre en place de cœur!....Pouvant avoir une vieillesse entourée d'affection, pouvant trouver en moi un fils plein de respect et de reconnaissance, il préfère vieillir avec le spectacle de ta souffrance, le muet reproche de tes yeux, auxquels tu ne pourras toujours commander, et quels sentiments peut-il attendre de moi, je te le demande?.... Au lieu d'être pleuré quand on le conduira au cimetière, il préfère....Et tout cela à cause de l'argent!.... C'est trop affreux, Rosine, et la plume me tombe des mains!"

Alexandre Contesse rassembla les lettres, les remit dans le portefeuille, posa celui ci sur la table, et tomba dans une profonde rêverie.

IV

Il le comprenait maintenant, pourquoi sa femme lui avait demandé de lire ces pages et ce qu'elle attendait de cette lecture!

Un frisson le parcourut de la tête aux pieds, au souvenir de ces jours mauvais.

Rosine était une enfant soumise, scrupuleuse de son devoir, et jamais n'eût pu maudire son père. Lui même s'était efforcé de réagir contre la colère que lui inspirait l'opposition implacable du vieillard. Il n'en était pas moins vrai que tous deux lui en avaient voulu amèrement, et que sa mort leur avait été une délivrance. Auraient-ils même pu jurer qu'au fond de leur âme, dans ces ténèbres intérieures où, chez les meilleurs, tant de choses inavouables s'élaborent,—auraient-ils pu jurer de ne l'avoir jamais souhaitée?

—Alors, peut-être Philippe en viendra-t-il là, lui aussi? se dit Alexandre.....Si la maladie m'emportait demain, peut-être qu'au secret de son cœur il ne me pleurerait pas?....Oh! n'être pas pleuré par mon fils aîné par mon Philippe!

Alexandre demeura pensif, comme douloureusement frappé par ces réflexions qui venaient de lui être si inopinément suggérées; puis, il murmura:

—Ce serait ma faute!

Et il se rappela quel brave, quel excellent garçon était Philippe! Obéissant, respectueux, plein d'attentions pour sa mère, d'égards pour son père, rangé comme pas un, travailleur infatigable, son bras droit; enfin, sa plus grande joie et sa meilleure espérance. Il aimait bien ses autres enfants, certes, mais Philippe, c'était le premier né!

Et il souffre ce que j'ai souffert ....davantage peut être, parce qu'il a le cœur plus délicat, parce que c'est une sensitive, ce jeune homme de vingt-deux ans!.... Tout à-l'heure encore, quel air abattu, comme las de vivre!.... Las de vivre à vingt deux ans, quand on est si beau, si fort, que tout devrait sembler couleur de rose!....S'il allait vouloir s'expatrier, comme j'étais prêt à le faire?....ou tomber malade—on a vu ça!—d'un de ces maux mystérieux auxquels les médecins ne peuvent rien et qui minent la constitution la plus solide?....Ah! elle est fine, Mme Rosine Contesse! Elle savait ce qu'elle faisait, et que je ne résisterais pas à la lecture de ces lettres, en ce jour! J'ai été si heureux depuis vingt cinq ans: j'avais oublié le reste!

Il ne s'était pas aperçu que la nuit tombait. L'horloge sonna: sept heures! Les invités ne tarderaient pas à arriver. Alexandre sourit derechef, et, subrepticement, se glissa hors de la maison.

V

Peu après les convives de tous âges étaient réunis, tout ayant fait toilette. Le cousin Gédéon avait même cru devoir revêtir sa "queue-d'hirondelle" et coiffer son "tuyau-de-poêle", et la cousine Eléonore, qui avait passé vingt ans en Russie comme institutrice (les méchantes langues disaient comme simple bonne) d'une princesse, arborait sa robe de soie prune, qu'elle ne sortait que dans les grandes circonstances. Tout le monde était là,—sauf l'amphytrion,—et Mme Rosine s'étonnait, s'inquiétait presque.

La demie sonna.

Un peu d'impatience se manifestait.

—Prenez place, dit Mme Rosine. Je ne sais où a disparu mon mari, mais il ne peut tarder. Il y a le nom de chacun, écrit sur une petite carte: une idée de cousine Eléonore, qui connaît les usages!

—Ah! ma chère, s'écria la robe de soie prune, j'ai été à bonne école! Si vous aviez vu "chez nous", en Russie, quel admirable service! Comme les moindres détails étaient l'objet de soins attentifs!

—Ici ce sera tout simple, reprit Mme Rosine, mais offert cordialement.

Et elle pensait:

—Cet Alexandre! S'esquiver, faire défaut en un moment pareil! Lui si ponctuel, si honnête envers tout le monde!....

Avec un grand remuement de chaises, avec de nombreux compliments, les convives s'étaient assis et s'extasiaient sur l'élégance des petites cartes, où, parmi des fleurs, des oiseaux, de naïfs symboles, le menu était écrit en lettres gothiques, car Mlle Eléonore avait jugé indispensable l'indication du menu en lettres gothiques.

Celui ci se composait d'un potage au riz, de poisson en sauce de civet de lièvre, de jambon avec salade, de fruits, tourtes et gâteaux. Et des vins blancs et rouges, avec du champagne pour finir. C'était copieux, et l'on savait que Mme Rosine, qui voulait ce soir-là être toute à son mari, à ses enfants et à ses hôtes, avait engagé une ancienne cuisinière, parfait cordon bleu!

Tous étaient gais, en train, l'eau mise à la bouche par le festin promis, réjouis par l'éclat de la vaisselle, des lumières, les riches nuances des fleurs automnales.

VI

Tous non! Philippe ne s'était pas assis. Il feignait d'être fort occupé autour du régiment de bouteilles alignées sur les degrés du poêle. Le jeune homme s'efforçait de réagir, mais sa mère, qui l'observait à la dérobée, savait qu'il avait le cœur infiniment triste, que, quoi qu'il fît, quelque chose manquerait pour lui à cette soirée, qu'un regret empoisonnerait son plaisir, et elle crut même le voir se détourner et, du revers de la main, essuyer une larme furtive.

—Et Alexandre qui ne rentre pas! se répétait-elle.

Elle hésitait à donner le signal, mais la cuisinière avertissait que le potage était prêt, le poisson presque cuit, et qu'elle ne répondait de rien si l'on tardait encore.

—Madame, il faut servir.... absolument!

—Soit!

Et aux convives, qui échangeaient des regards surpris, des remarques à voix basse:

—Mon mari arrivera d'une minute à l'autre, dit Mme Rosine. On l'aura appelé sans que je m'en sois aperçue. En l'attendant, à table!

La soupe au riz fut apportée, blanche, onctueuse; si tout le reste était à l'avenant, quelle bombance!

VII

—Le voilà! s'écria tout à coup Mme Rosine.

Et, à part soi, elle ajouta:

—Enfin!

La porte s'ouvrit, lentement, comme avec un peu de cérémonie, et Alexandre apparut sur le seuil:

—Mille excuses! dit-il....Un maître de maison devrait être à son poste, en une occasion pareille; mais au dernier moment, il m'a fallu m'absenter....Oh! à dix pas d'ici!....Entrez, petite et à mon bras, pour faire enrager ma femme!

Et, au bras d'Alexandre, on vit Clémence Verdon, jolie comme une tourterelle dans sa modeste robe grise, et toute rougissante et toute émue.

—Mille excuses! répéta-t-il. Ce n'est vraiment pas gentil à moi d'arriver ainsi en retard! Mais j'ai vu tout à l'heure, à une fenêtre du voisinage, une lumière que je connais bien, la lampe d'une vaillante travailleuse! Et je me suis dit qu'elle n'avait pas beaucoup de distractions, la pauvrette, qu'elle entendrait nos rires, nos chants—car j'espère qu'on rira et qu'on chantera!—et l'idée m'est venue de l'inviter à être de la partie!

Ceux des convives qui étaient plus ou moins au courant des choses avaient d'abord ouvert des yeux énormes; vite ils comprirent que le vent tournait, et Clémence fut acclamée.

Philippe, lui, se croyait le jouet d'un songe. En apercevant sa bien-aimée, il lui avait semblé que le sang se figeait dans ses veines et que son cœur cessait de battre. Pourtant, l'air bienveillant, affable, radieux de son père lui donnait confiance: ce qu'il venait d'entendre, ce qu'il voyait n'était pas la duperie d'une hallucination.

Alexandre poursuivit:

—Le plus simple était d'aller la chercher moi-même!.....Ce n'était peut-être pas très-correct cette invitation au dernier moment, hein! cousine Eléonore? Mais entre voisins on peut se permettre un brin de sans façon! Elle en a fait des manières, tout de même, cette demoiselle! "Sa mère ne pouvait rester seule, et puis les frères et sœurs devaient préparer leurs leçons; et puis, elle n'avait pas de robe mettable!" Tout ça, c'étaient de pures échappatoires, car justement il y avait là des voisines qui n'eut pas demandé mieux que de tenir compagnie à la maman jusqu'au retour de Clémence; et puis, c'est demain dimanche: donc, les gamins ont le temps d'apprendre leurs leçons; et puis, cette toilette-là n'est-elle pas charmante?..

J'en appelle encore à vous, cousine; n'est ce pas en même temps simple et de bon goût?

Cette fois, il n'y avait plus à s'y tromper: la paix était conclue. Clémence admise officiellement dans la maison, devenait un personnage. La noce, sans doute, ne tarderait pas beaucoup.

—Mais comme vous avez bien fait, cousin Alexandre!

—Une si brave fille!

—Et puis, plus on est de fous, plus on rit!

Le poisson survenait, encadré de persil, la sauce à part, une appétissante sauce aux œufs et aux câpres.

—Il y aura bien à manger pour une personne de plus, continua Alexandre avec un coup d'œil à sa femme, n'est-ce pas, la ménagère? Et où allons-nous placer la jeune voisine? Je vois ça, à ce bout de table, à côté de Philippe! Il faudra vous serrer un peu, les enfants! Et à toi, l'aîné, la charge de mettre à l'aise cette timide personne!

Philippe eût voulu crier, sauter sur la table, déboucher tout de suite les bouteille de champagne, faire des folies enfin!

Mon Dieu! que s'était il donc passé, quelle merveille, quel miracle?

Il avait le cœur inondé de joie.

Et quand Clémence fut assise près de lui, lorsque leurs yeux se furent rencontrés, brillants de tendresse et d'espérance, la vie, si morne une heure auparavant, ne lui parut plus qu'un sentier fleuri, sous un idéal soleil!

Mme Rosine s'était approchée d'Alexandre et, à voix basse, lui serrant les mains:

—O mon mari, mon cher mari, que tu es bon et que je t'aime!

Elle ne le lui avait pas dit avec plus d'ardeur et de sincérité, au jour de leur mariage, vingt-cinq ans auparavant!

Et lorsque le repas eut repris son cours, lorsqu'elle vit le visage de Philippe transfiguré et celui de Clémence épanoui comme une rose, les désignant d'un imperceptible signe à son époux:

—Regarde, ajouta-t-elle: aurions-nous pu célébrer mieux nos noces d'argent?

"PREMIÈRES ANNÉES"

On n'a point conté plus agréablement que Jules Simon. Il a le sens du pittoresque et du trait juste. Son style aisé, choisi et d'un cours naturel, suit le fil de toute chose. Il a de la facilité: il séduit et il divertit. Tel il plaît dans les "Mémoires des autres," et dans ces autres mémoires qu'est la petite étude sur Cousin, publiée dans la collection Hachette; tel on le trouve dans ces "Premières années," fragments de Mémoires, qui seront poursuivis et dont les fils de Jules Simon viennent de publier le premier volume.

Ce volume se compose de plusieurs fragments: souvenirs d'enfance, dans ce trou perdu de Bretagne qu'est encore Saint-Jean-de-Brévelay; souvenirs des collèges de Lorient et de Vannes; souvenirs de l'Ecole normale: débuts dans le journalisme; débuts dans la vie politique; souvenirs de l'Assemblée constituante, en 1848. Ce sont réellement des souvenirs; pages écrites sur le tard, à une heure bienveillante, par un sage sans rancune, et à qui, d'ailleurs, la vie est toujours devenue plus facile, sinon plus douce ni plus légère, à mesure que son âge avançait. De la fortune où il est parvenu, il considère sans amertume, et de bonne humeur, les épreuves qui l'y ont conduit. Il sourit à sa jeunesse. On ne voit pas qu'il se plaigne. Au surplus, il fait peu de confidences. Il décrit avec une gaieté attendrie les hommes qu'il a vus et les maisons qu'il a habitées; mais il se tait sur lui-même. Il raconte les anecdotes de sa vie, et et non sa vie même. Il fait l'histoire de sa fortune, et non celle de sa pensée. Il se dérobe en semblant se décrire. Ses récits n'apprennent presque rien sur lui mais beaucoup sur les autres. S'ils ne servent point à connaître Jules Simon, ils aident à l'intelligence de son temps.

On s'y fait une idée d'un assez gros bourg breton en 1818: deux cents habitants dans trente chaumières, le long d'une église, au bord de ravines dénoncées qui sont les rues; ces chaumières étaient souvent sans fenêtres, à cause de l'impôt; la terre nue: un lit à deux étages, où s'enferme toute la famille; les animaux séparés des hommes par le seul râteller: la haute cheminée, et la chandelle de résine qui éclaire la veillée, et qu'on fiche dans un chandelier de fer-blanc. Ces paysans illettrés et qui marchaient pieds nus, étaient propriétaires de leur maison et d'un lopin de terre: ils cultivaient le chanvre, dont ils faisaient leurs vêtements, et le blé qu'ils vendaient, ne se nourrissant eux-mêmes que de pain de seigle et de soupe aux choux. Il n'y avait point de bourgeois, ni de notaire, ni de maître d'école. On savait à peine qu'il y eût au monde des médecins. Saint-Jean-de-Brévelay n'était habité que par des paysans et par deux prêtres, qui conduisaient le paysans à leur salut éternel. L'église, en forme de grange, où ils se réunissaient le dimanche, leur en montrait par avance la figure. La voûte, en planches de sapin, était couverte d'une vaste peinture, où paraissaient l'enfer et le paradis. Le centre de l'enfer était formé par une marmite considérable, où les damnés cuisaient; on suivait les progrès de leur cuisson; ils se tuméfiaient, ils blanchissaient, ils rougissaient; ils essayaient de fuir, et les diables les rejetaient à coup de fourche dans l'eau bouillante. Ces diables étaient rouges, avec une queue et des cornes. Ils avaient des a de bêtes; et comme ils étaie nombrables, ils se divertissai une variété infinie de supplices découpaient, pendaient, crucifi Ils dévidaient les entrailles. y en avait de tout petits, da coins, qui arrachaient des de qui crevaient les yeux, de l' plus sérieux du monde.—Au se du vendredi saint, le recteur, que année, ne manquait pas d signer brusquement ce tab Après avoir décrit l'enfer: "Le là", disait-il "Aussitôt toute têtes se tournaient vers la voût l'effet de la vision était teller irrésistible que les cris et les glots éclataient et empêchaie prédicateur de continuer pen un bon quart d'heure."

Les fêtes du pays étaient celle l'église; et c'est à l'église qu'elle passaient. Celle de saint Louis é remarquable. Le clergé y m Louis IX et Louis XVI. A une courte apologie du saint, le c gé prenait les ornements de d priait un peu en silence, et lisa haute voix, en français et en bre le testament du roi martyr. To les femmes pleuraient, puis la cession se formait, pour aller a mer un feu de joie. Le jour d Saint-Jean, on jouait une pièce était aussi religieuse: "la Passio ou l'histoire d'un martyr. Certa rôles demandaient de l'éner Saint Damien était écartelé su scène: entendez qu'on l'attaci par les membres à quatre chev qui partaient au galop en sens posé. Quand ils étaient hors de on coupait les cordes, sauf une tra nait le martyr jusqu'à ce q demandât grâce. Quant à Jés Christ, on le crucifiait avant les pres, et on le laissait en croix, s la garde de deux soldats, penda tout l'office. "Nous n'étions, M. Jules Simon, qu'à demi civ sés".

Les souvenirs du collège ne so pas moins agréables. A celui Lorient, les externes arrivaient sept heures du matin et partaient huit heures du soir; pendant treize heures, ils mangeaie tout juste un morceau de pain buvaient un peu de lait. On n'all mait jamais de feu. Au collège Vannes, on se serait cru en plein huitième siècle; le mobilier et professeurs étaient du règne Louis XVI; on y faisait de l'exc lent latin, selon la coutume du vie temps; mais l'enseignement d sciences laissait un peu à désir Le professeur de chimie était u juge-paix de campagne, à qui cet chaire servit tout à coup d'avanc ment. Il ne savait pas un mot é ce qu'il enseignait: il prit cependa sa tâche fort à cœur et compos u poème en cinq chants sur la coupe lation des métaux; la rime est é deux lettres dans le premier mant de trois dans le second, et ainsi d suite; ainsi la seule inspection d deux vers permet de les eplace dans leur chant: c'est là le principa mérite de l'ouvrage. Le professeu de mathématiques n'était pas moin badin. C'était un pauvre vieux qui faisait sa classe coiffé d'un bonnet de coton, et il portait des lunettes d'une dimension surprenante. D'ailleurs, il ne savat pas les quatre règles.

Dans les souvenirs de Paris, vous retrouverez la figure hérisquement drapée de Cousin. C'est un des meilleurs portraits de Jules Simon. Il a mis de la malice à décrire le grand philosophe, personnage officiel, et qui jetait profondément, portant beau, illuminé d'un feu éternel, improvisateur jusqu'au sublime du mensonge, dictateur de la philosophie, exigeant sur l'hommage, sévère sur son intérêt, d'une ladrerie épique, mais magnifique en gestes et en paroles, imperturbable, enveloppé dans un manteau bleu à trois collets.—Lisez encore l'amusant récit d'une campagne électorale en Bretagne, sous la monarchie de Juillet, par un pays sans chemise,—et du succès oratoire que remporta l'auteur, qui fut porté en triomphe, après un discours, par plusieurs milliers de Bretons enthousiasmés, qui n'entendaient pas un mot de français.

La grâce et l'air de détachement de ces récits les rendent infiniment aimables. Mais on risque de s'y tromper et de croire que Jules Simon a traversé en souriant les orages de sa jeunesse. Ce serait une singulière erreur. Quelques lettres de lui, qui sont de ce temps, et qu'on a insérées dans le volume, y font un étrange contraste. Elles sont d'un ton âpre, triste, passionné. La tendresse de l'amitié y va jusqu'à la plus extrême exaltation. Une âme violente y paraît, et d'ailleurs admirablement pure et sincère. On y trouve la trace des drames de la conscience et des émotions du cœur. Ces lettres seraient le contraire du livre, si elles n'étaient le livre même.

Départ du marquis Ito.

Press Associée.

Seattle, Wash., 5 octobre—Le marquis Ito, grand meneur politique au Japon, part pour l'est aujourd'hui et passera plusieurs jours à St-Paul.

Le reste de son itinéraire n'est pas fixé, mais il est certain qu'il ira présenter ses hommages au président Roosevelt à Washington.

Guérit le Rhumatisme et le Catarrhe quand tous les autres remèdes ont échoué.

B. B. B. (Botanic Blood Balm) guérit tous les cas invétérés. Si les liniments, les médecins, les panacées, les médicaments patentés ont échoué et que vous avez toujours des douleurs dans les os, les jointures ou le dos, de l'enflure, un relâchement des muscles, une haleine impure, des bourdonnements dans les oreilles, un écoulement purulent ou visqueux, une ulcération du nez ou de la gorge, le sang clair, prenez alors B. B. B. qui vous guérira et la guérison sera permanente parce que le sang sera enrichi et purifié. Essayez le B. B. B. Chez les pharmaciens. $1. Traitement gratis à l'essai en écrivant à la Blood Balm Compagnie, rue Mitchell, Atlanta, Gie. Plus de 3,000 attestations de guérisons par le B. B. B., ainsi ne désespérez pas mais essayez le Blood Balm.